Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac STHR, veuillez visiter :
bacsthr.fr/annales-sujets-et-corriges

# BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

**SESSION 2021**

# FRANÇAIS

# ÉPREUVE ANTICIPÉE

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 5

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 9 pages, numérotées de 1/9 à 9/9.

**Vous traiterez au choix, l'un des deux sujets suivants :**

## 1- Commentaire de texte (20 points)

*Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle.*

**Texte : Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, chapitre V, 1871.**

*Silvère et Miette sont deux adolescents habitant deux maisons voisines dans une ville de Provence. Les jardins de ces maisons donnent accès à un puits partagé, mais sont séparés par un mur qui empêche les adolescents de se voir. Ils se sont rencontrés peu de temps avant ce passage.*

Un matin, de fort bonne heure, Silvère, en venant tirer la provision d'eau de tante Dide[1], se pencha machinalement, au moment où il saisissait la corde. Il eut un tressaillement, il resta courbé, immobile. Au fond du puits, il avait cru distinguer une tête de jeune fille qui le regardait en souriant ; mais il avait ébranlé la corde, l'eau agitée n'était plus qu'un miroir trouble sur lequel rien ne se reflétait nettement. Il attendit que l'eau se fût rendormie, n'osant bouger, le cœur battant à grands coups. Et à mesure que les rides de l'eau s'élargissaient et se mouraient, il vit l'apparition se reformer. Elle oscilla[2] longtemps dans un balancement qui donnait à ses traits une grâce vague de fantôme. Elle se fixa, enfin. C'était le visage souriant de Miette, avec son buste, son fichu de couleur, son corset blanc, ses bretelles bleues. Silvère s'aperçut à son tour dans l'autre glace. Alors, sachant tous deux qu'ils se voyaient, ils firent des signes de tête. Dans le premier moment, ils ne songèrent même pas à parler. Puis ils se saluèrent.

« Bonjour, Silvère.

– Bonjour, Miette. »

Le son étrange de leurs voix les étonna. Elles avaient pris une sourde et singulière douceur dans ce trou humide. Il leur semblait qu'elles venaient de très loin, avec ce chant léger des voix entendues le soir dans la campagne. Ils comprirent qu'il leur suffirait de parler bas pour s'entendre. Le puits résonnait au moindre souffle. Accoudés aux margelles[3], penchés et se regardant, ils causèrent. Miette dit combien elle avait eu du chagrin depuis huit jours. Elle travaillait à l'autre bout du Jas[4] et ne pouvait s'échapper que le matin de bonne heure. En disant cela, elle faisait une moue de dépit que Silvère distinguait parfaitement, et à laquelle il répondait par un balancement de tête irrité. Ils se faisaient leurs confidences, comme s'ils se fussent trouvés face à face, avec les gestes et les expressions de physionomie que demandaient les paroles. Peu leur importait le mur qui les séparait, maintenant qu'ils se voyaient là-bas, dans ces profondeurs discrètes.

« Je savais, continua Miette avec une mine futée, que tu tirais de l'eau chaque jour à la même heure. J'entends, de la maison, grincer la poulie. Alors j'ai inventé un prétexte, j'ai prétendu que l'eau de ce puits cuisait mieux les légumes. Je me disais

[1] Tante Dide : surnom donné à la grand-mère de Silvère, qui l'a recueilli et élevé.
[2] Oscilla : trembla.
[3] Margelles : bordures du puits.
[4] Le Jas : nom du domaine sur lequel est construite la maison de Miette.

que je viendrais en puiser tous les matins en même temps que toi, et que je pourrais te dire bonjour, sans que personne s'en doutât. »

Elle eut un rire d'innocente qui s'applaudit de sa ruse, et elle termina en disant :

« Mais je ne m'imaginais pas que nous nous verrions dans l'eau. »

C'était là, en effet, la joie inespérée qui les ravissait. Ils ne parlaient guère que pour voir remuer leurs lèvres, tant ce jeu nouveau amusait l'enfance qui était encore en eux. Aussi se promirent-ils sur tous les tons de ne jamais manquer au rendez-vous matinal. Quand Miette eut déclaré qu'il lui fallait s'en aller, elle dit à Silvère qu'il pouvait tirer son seau d'eau. Mais Silvère n'osait remuer la corde : Miette était restée penchée, il voyait toujours son visage souriant, et il lui en coûtait trop d'effacer ce sourire. À un léger ébranlement qu'il donna au seau, l'eau frémit, le sourire de Miette pâlit. Il s'arrêta, pris d'une étrange crainte : il s'imaginait qu'il venait de la contrarier et qu'elle pleurait. Mais l'enfant lui cria : « Va donc ! va donc ! » avec un rire que l'écho lui renvoyait plus prolongé et plus sonore. Et elle fit elle-même descendre un seau bruyamment. Il y eut une tempête. Tout disparut sous l'eau noire. Silvère alors se décida à emplir ses deux cruches, en écoutant les pas de Miette, qui s'éloignait, de l'autre côté de la muraille.

Vous ferez le commentaire du texte extrait de *La Fortune des Rougon* d'Émile Zola en vous aidant des pistes de lecture suivantes :

1- Vous montrerez quel rôle joue le puits dans les étapes d'une rencontre peu commune entre les deux personnages ;

2- Puis vous montrerez comment s'exprime dans cette scène la naissance du sentiment amoureux chez les deux adolescents.

## 2- Contraction de texte (10 points) et essai (10 points)

*Objet d'étude : La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle*

Le candidat traite, compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, l'un des trois sujets suivants :

**A** - Œuvre : Montaigne, *Essais,* « Des Cannibales », I,31. Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre.

**Texte : Claude Lévi-Strauss, *L'Anthropologie face aux problèmes du monde moderne*, 2011.**

*À l'occasion de son quatrième séjour au Japon, en 1986, Claude Lévi-Strauss prononce trois conférences, rassemblées en 2011 dans ce livre. Le texte est extrait de la troisième conférence.*

Le progrès n'est ni nécessaire, ni continu. Il procède par sauts, par bonds, ou, comme diraient les biologistes, par mutations. Ces sauts et ces bonds ne vont pas toujours plus loin et dans la même direction. Ils s'accompagnent de changements d'orientation, un peu à la manière du cavalier[1] des échecs qui a toujours à sa disposition plusieurs mouvements, mais dans des directions différentes. L'humanité en progrès ne ressemble pas à un personnage gravissant, marche après marche, un escalier. Elle fait plutôt penser au joueur dont la chance est répartie sur plusieurs dés et qui, chaque fois qu'il les jette, les voit se disperser sur la table. Ce que l'on gagne avec l'un, on est toujours exposé à le perdre avec l'autre, et c'est seulement par un coup de chance que l'histoire devient cumulative, autrement dit, que les comptes s'additionnent pour former une combinaison favorable.

Mais quelle serait notre attitude vis-à-vis d'une civilisation qui réaliserait des combinaisons favorables de son point de vue propre, sans qu'elles offrent de l'intérêt pour la civilisation à laquelle appartient l'observateur ? Celui-ci ne serait-il pas enclin[2] à qualifier cette civilisation de stationnaire ? En d'autres termes, la distinction entre histoire stationnaire et histoire cumulative (l'une qui accumule les trouvailles et les inventions, et l'autre, peut-être aussi active, mais où chaque innovation se dissoudrait dans une sorte de flux ondulant qui ne s'écarterait jamais durablement de la direction primitive), cette distinction ne résulte-t-elle pas de la perspective ethnocentrique[3] où nous nous plaçons toujours pour évaluer une culture différente ? Nous considérerions ainsi comme cumulative toute culture qui se développerait dans un sens analogue[4] au nôtre. Tandis que les autres cultures nous apparaîtraient stationnaires, non pas nécessairement parce qu'elles le sont, mais parce que leur ligne de développement ne signifie rien pour nous, n'est pas mesurable dans les termes du système de références que nous utilisons.

[1] Cavalier des échecs : dans le jeu d'échecs, le pion appelé *cavalier* ne se déplace pas en ligne droite mais en formant un L sur le plateau quadrillé.
[2] Enclin à : disposé à, favorable à.
[3] Ethnocentrique : qui a tendance à juger les autres cultures en se référant toujours à la sienne.
[4] Analogue : similaire, semblable.

Pour faire mieux comprendre ce point que je crois essentiel, j'ai recouru dans le passé à plusieurs comparaisons que je vous demande la permission de reprendre.

En premier lieu, l'attitude que je dénonce ressemble à bien des égards à celle que nous observons dans nos propres sociétés, où les gens âgés et les gens jeunes ne réagissent pas aux événements de la même façon. Les personnes âgées considèrent généralement comme stationnaire l'histoire qui se déroule pendant leur vieillesse, par opposition avec l'histoire cumulative dont leurs jeunes ans ont été témoins. Une époque dans laquelle elles ne sont plus activement engagées, où elles ne jouent plus de rôle, n'a plus de sens. Il ne s'y passe rien, ou ce qui se passe n'offre à leurs yeux que des caractères négatifs. En revanche, leurs petits-enfants vivent cette période avec toute la ferveur qu'ont perdue leurs aînés. […]

L'opposition entre cultures progressives et cultures immobiles semble ainsi résulter de ce que j'appellerai une différence de focalisation. Pour l'observateur au microscope, qui s'est « mis au point » sur un corps placé à une certaine distance de l'objectif, les corps placés au-delà ou en deçà, l'écart fût-il infime, apparaissent confus et brouillés, ou même n'apparaissent pas du tout : on voit au travers.

De même, pour un voyageur assis dans un train, la vitesse et la longueur apparentes d'autres trains qu'il aperçoit par la fenêtre varient selon qu'ils circulent dans le même sens ou dans le sens opposé. Or, tout membre d'une culture en est aussi étroitement solidaire que ce voyageur idéal l'est de son train. Dès notre naissance, l'entourage familial et social imprime dans notre esprit un système complexe de références consistant en jugements de valeur, motivations, centres d'intérêt, y compris les idées qu'on nous inculque sur le passé et l'avenir de notre civilisation. Au cours de notre vie, nous nous déplaçons littéralement avec ce système de références, et les systèmes d'autres cultures, d'autres sociétés, ne sont perçus qu'à travers les déformations que notre propre système leur inflige, quand il ne nous rend pas incapables d'en rien voir.

Chaque fois que nous sommes portés à qualifier une culture d'inerte ou de stationnaire, nous devons donc nous demander si cet immobilisme apparent ne provient pas de l'ignorance où nous sommes de ses intérêts véritables, et si, avec ses critères différents des nôtres, cette culture n'est pas victime de la même illusion à notre égard. Autrement dit, elles n'offriraient aucun intérêt l'une pour l'autre, simplement parce qu'elles ne se ressemblent pas.

(784 mots)

**Contraction :** Vous ferez la contraction de ce texte en 196 mots. Une tolérance de plus ou moins 10% est admise : les limites sont donc fixées à au moins 176 mots et au plus 216 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et vous indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

**Essai :** *Rencontrer l'autre, est-ce forcément se comparer à lui ?*

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur « Des Cannibales » (*Essais*, I, 31) de Montaigne, sur le texte de l'exercice de contraction (texte de Claude Lévi-Strauss) et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI$^{e}$ siècle au XVIII$^{e}$ siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

**B –** Œuvre : Jean de La Fontaine, *Fables* (livres VII à IX). Parcours : Imagination et pensée au XVIIe siècle.

**Texte : Marie-Claude Hubert, « Le chien dans la littérature de jeunesse », *Carnets*, Deuxième série – 18, 2020.**

Force est de constater que le chien dans la littérature de jeunesse est un chien anthropomorphisé[1], y compris, lorsque le chien est présenté dans un univers réaliste, comme auxiliaire des hommes pour la conquête de l'Ouest. Jack London n'échappe pas à l'anthropomorphisme lorsqu'il évoque le chien : « Buck possédait une qualité qui contribue à la grandeur – l'imagination » (London, 1903 : 53).

[…] L'utilisation du chien anthropomorphe dans la littérature de jeunesse permet de comprendre le développement des enfants. Le chien anthropomorphisé leur permet de s'identifier sans se mettre en jeu totalement. Nous distinguerons plusieurs types d'identification dans les albums.

Tout d'abord, nous remarquons des identifications ancrées[2] dans la vie de l'enfant. Certains albums sont de simples mises en scène déguisées de sa vie quotidienne. Le lecteur suit les péripéties du personnage chien et peut le confronter à ce qu'il éprouve dans sa propre expérience, il met à distance tout en rapprochant le jeune lecteur de sa propre humanité, de son rapport au monde et aux autres. La mise à distance qu'opère le personnage du chien devient une figure que l'enfant regarde pour mieux se voir et se comprendre. Le chien prend alors les caractéristiques d'un être humain, il marche debout, parle, pense. Ainsi, le chien mène des enquêtes, va à l'école, ou écrit son journal intime comme *Le Journal de Gurty*. En effet, le fait qu'un animal soit représenté par des caractéristiques humaines permet une identification plus aisée pour l'enfant. Certaines peurs enfantines vont ainsi être abordées.

Les albums permettent au jeune lecteur de mettre des mots sur ses peurs, comme celles d'être abandonné ou de ne plus être aimé. Par exemple, l'album de Carter Goodrich *Dis bonjour à Zorro !,* dédramatise l'arrivée d'une petite sœur ou d'un petit frère. La même thématique est traitée dans *Plein d'amour à partager, une aventure de Pop le chien* d'Emma Chister Clark. […] « l'animal, c'est donc l'autre et le même, l'autre de l'enfant et son même, sorte de miroir mystérieux et étranger au service d'une identification complexe » (Prince, 2015 : 95). Dans l'album de Paula Metcalf, à l'intertextualité[3] riche, *Le Chien Botté*, Ulysse a une nouvelle voisine qui s'appelle Pénélope. Elle a un regard doux et le plus beau des sourires mais Ulysse est persuadé qu'il n'arrivera jamais à l'embrasser car il est petit. Son ami Ralph ne manque pas d'idées pour le faire grandir mais ses idées tournent à la catastrophe. Finalement Ulysse découvre que Pénélope est toute petite, elle aussi. Avec cet album, l'enfant comprend qu'il est possible de s'accepter tel qu'on est ! L'identification permet de réaliser selon Ricoeur des « expériences de pensée que nous menons dans le grand laboratoire de l'imagination » (Ricoeur, 1990 : 194). Nathalie Prince justifie l'omniprésence de l'animal dans la littérature de jeunesse en expliquant qu'« il s'agit d'une littérature symbolique, stéréotypique, et que l'animal paraît en soi sursignifiant » (Prince, 2015 : 95).

[1] L'anthropomorphisme est la tendance à attribuer aux animaux et aux choses des traits humains.
[2] Ancrées : qui prennent appui sur la vie de l'enfant.
[3] Intertextualité : On parle d'intertextualité quand un texte entretient des liens forts avec un autre texte : citations, réécriture, ressemblances, etc.

Enfin, nous pouvons parler d'identification initiatique. Dans cette forme, c'est une transformation qui advient, au terme de l'histoire : le héros est devenu non pas un autre, mais pleinement lui-même, en ayant intégré ses contradictions et affirmé ses propres valeurs. L'album *Chien Bleu* de Nadja marque un avant et un après dans l'édition pour la jeunesse en France. C'est un album qui fait preuve d'une grande richesse, tant au niveau du récit qui s'inspire de l'univers des contes, qu'au niveau de l'illustration. Charlotte a pour ami un chien bleu. Elle aimerait qu'il vive avec elle mais ses parents se méfient de ce mystérieux animal et lui interdisent de le revoir. Lors d'un pique-nique dans les bois, la petite fille s'éloigne et s'égare, loin de sa famille. Chien Bleu la retrouve et reste avec elle, la protégeant face à l'esprit maléfique qui règne dans les bois. Comme beaucoup d'enfants, Charlotte réclame la présence d'un chien et essuie le refus de ses parents. Face à ce refus, elle va affirmer un désir d'indépendance, en particulier, dans la scène du bois où elle s'éloigne de ses parents. Entre Charlotte et le Chien bleu se crée une attache familiale qu'elle va préférer à celle de ses parents.

Ces albums mettent toujours en scène un chien anthropomorphisé et proposent aux enfants des identifications d'une grande richesse afin qu'ils s'adaptent aux situations de la vie quotidienne.

(770 mots).

**Contraction :** Vous ferez la contraction de ce texte en 192 mots. Une tolérance de plus ou moins 10% est admise : les limites sont donc fixées à au moins 173 mots et au plus 211 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et vous indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

**Essai :** *Pourquoi les œuvres d'imagination ont-elles selon vous autant recours aux animaux personnifiés ? Quel intérêt un auteur et ses lecteurs peuvent-ils trouver à cette représentation ?*

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur les livres VII à IX des *Fables*, sur le texte de l'exercice de la contraction (texte de Marie-Claude Hubert) et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI$^{e}$ siècle au XVIII$^{e}$ siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle (cinéma, musique, bande dessinée notamment).

**C-** – Œuvre : Voltaire, *L'Ingénu*. Parcours : Voltaire, esprit des Lumières.

**Texte : Roger-Pol Droit, « Une idée faible ou forte », dans *Jusqu'où tolérer ?*, actes du forum organisé par le journal *Le Monde*, 1996.**

*Organisés depuis 1989, les Forums du journal* Le Monde *réunissent chaque année des intellectuels à l'université du Mans pour traiter en public de sujets d'actualité. Ce texte ouvre le Forum de 1995, consacré à la tolérance.*

Des croyances que je ne partage pas, des opinions que je crois fausses, des comportements qui me choquent doivent pouvoir se manifester entièrement. Ils doivent aussi voir garantis, de manière effective, leurs droits fondamentaux à une existence sociale, et juridique, sans restriction aucune. Ils doivent même, pour qu'il y ait tolérance au sens fort du terme, recevoir de ma part une forme d'attention comparable à l'intérêt que je porte à mes propres convictions.

De ce point de vue, la tolérance suppose le désaccord. Loin d'exiger de chacun qu'il renonce à ses convictions et à ses croyances, elle demande au contraire qu'existent des systèmes de pensée incompatibles et des univers, intellectuels ou spirituels, inconciliables. Sans la multiplicité irréductible des croyances, des coutumes et des démarches, et sans leur affirmation la plus complète, elle n'aurait aucune raison d'être.

Envisagée dans toute sa puissance, la tolérance n'est donc pas mièvre[1]. Elle n'est même pas douce. Elle ne se dérobe pas aux combats. Les affrontements ne lui font pas horreur. Associer l'idée de tolérance à celles de consensus ou d'indifférence constitue une méprise[2] qui en affaiblit la portée. Pour l'entrevoir dans son intensité la plus grande, il faut au contraire poser d'emblée le face-à-face – des individus ou des groupes – comme le fait premier à partir duquel la tolérance doit se constituer.

Toutefois, s'il y a bien combat, il est d'avance sans vainqueurs ni vaincus. La tolérance suppose en effet cette démarche singulière par laquelle chacun prend, à l'égard de ce qui lui est le plus cher, une sorte de distance intérieure lui permettant de percevoir combien ses convictions sont à la fois réelles et fabriquées. Ce n'est que par cette distance envers soi-même que le respect de l'autre est possible. Ce regard porté sur le caractère à la fois relatif et absolu de nos convictions n'a rien à voir avec l'indifférence. Ce que suppose en premier lieu la tolérance, sous sa forme forte, c'est que nous cessions d'adhérer à nos propres pensées comme un mollusque à sa coquille.

Savoir dans quelle mesure la tolérance a des frontières et discerner en quoi elles sont indispensables sont les préoccupations centrales de ce Forum. En posant cette question, on ne songe évidemment pas à un « seuil » quelconque, au-delà duquel ce qui était jusqu'alors supportable cesserait de l'être. Il ne s'agit pas de nous interroger sur les moments où la tolérance cesse, faute d'endurance, de courage ou de bonne volonté. Il s'agit bien plutôt de mettre en lumière certaines de ses limites fondatrices. Il est en effet nécessaire *à la tolérance elle-même* que ses limites soient nettement définies. Il ne s'agit ni d'une frontière imposée au respect de l'autre, ni d'une restriction

[1] Mièvre : sans force ni caractère.
[2] Méprise : erreur.

du domaine propre à cette face « forte » de la tolérance. De telles limites sont à considérer au contraire comme sa condition de possibilité. La tolérance ne peut s'appliquer, par exemple, à l'apologie du meurtre, aux discours et aux actes racistes, aux appels à la haine.

Que toute opinion soit respectable et doive avoir droit de cité ne vaut, par définition, que dans un cadre défini. Or la constitution de ce cadre n'a rien d'arbitraire. Elle repose sur un principe de réciprocité. Tout discours ou comportement, quels qu'ils soient, permettant à tous les autres discours et comportements de se poursuivre librement est, par définition, objet de la tolérance la plus totale. Mais, tout discours ou comportement qui vise à supprimer la possibilité même que certains autres, ou tous les autres, se perpétuent, quand ceux-ci ne portent pas atteinte aux personnes, ne saurait être toléré. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

Aisée à saisir dans son principe, cette réciprocité fondatrice de la tolérance est extrêmement compliquée dans son application à la diversité des situations concrètes. Comment agir, par exemple, face au respect des droits fondamentaux affiché par certains, quand on a toutes raisons de penser qu'ils n'ont d'autre projet que d'user des libertés pour les supprimer ? Comment concilier, concrètement, l'universalité de principe de la tolérance et l'infinie diversité des pratiques culturelles ? Ces questions exigent évidemment que l'on réfléchisse sur ce qu'est, et sur ce que peut devenir, la tolérance aujourd'hui. Tel est l'objet de ce Forum, dans la mesure où, on l'a compris, la question des limites de la tolérance et celle de sa définition même sont pratiquement indissociables.

(766 mots)

**Contraction :** Vous ferez la contraction de ce texte en 191 mots. Une tolérance de plus ou moins 10% est admise : les limites sont donc fixées à au moins 172 mots et au plus 210 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et vous indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

**Essai :** *À propos de la tolérance, Roger-Pol Droit écrit :« la tolérance suppose le désaccord ». Dans quelle mesure le fait de nous confronter à des opinions et des avis différents des nôtres nous rend-il plus tolérants ?*

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur *L'Ingénu* de Voltaire, sur le texte de l'exercice de la contraction (texte de Roger-Pol Droit) et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI$^{e}$ siècle au XVIII$^{e}$ siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

Copyright © 2026 FormaV. Tous droits réservés.

Ce document a été élaboré par FormaV© avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV©, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV© se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.